

Les lycéens, le bac et la BnF

**Enquête sur les usagers lycéens à la Bibliothèque
nationale de France**

Corentin Roquebert
Rapport de stage à la délégation à la Stratégie et à la
Recherche de la Bibliothèque nationale de France
Stage coordonné par Cécile Touitou
Septembre 2012

Remerciements

En premier lieu, je tiens à remercier particulièrement Cécile Touitou, pour son accueil lors de mon stage, sa disponibilité, ses conseils et ses relectures fructueuses.

Je remercie également Véronique Michel pour avoir pris le temps de me fournir des statistiques sur les lycéens.

Je remercie aussi Philippe Chevallier et Thierry Pardé pour leur gentillesse qui ont permis de rendre ce stage agréable.

Un grand merci également aux agents de la BnF qui m'ont accordé un peu de leur temps pour des entretiens afin de m'éclairer sur les différentes questions internes en rapport avec les lycéens.

Enfin, il faut mentionner les lycéens qui ont pris la peine de répondre avec franchise et intérêt à mes questions, au milieu des révisions de leur examen.

Sommaire

I.	Introduction	4
A.	Contexte de l'enquête, problématisation et méthodologie	4
B.	Analyse statistique : pluralité des situations lycéennes et premières différenciations.....	8
II.	Le choix de la BnF	12
A.	Aller dans une bibliothèque pour réviser : lieu contraint et moyen de lutter contre « les tentations ».....	12
B.	La BnF plutôt qu'ailleurs	14
C.	Connaître la BnF : initiation horizontale et verticale	18
III.	Diversité des pratiques et des investissements symboliques	21
A.	Différentes appropriations de l'espace	21
Le jugement sur les prix : des différences structurantes.....		23
B.	Un lieu de sociabilité.....	26
Venir en groupe		26
Investir les lieux périphériques.....		29
Préférer les salles de lecture		30
La sociabilité amoureuse		31
C.	Lycéens et problème lycéen	34
IV.	Conclusion : typologie des usagers en situation lycéenne	37
A.	La BnF comme continuité ou comme étape.....	37
B.	Typologies conclusives	39
	Annexe 1 : plan de la bibliothèque d'étude de la BnF.....	41
	Annexe 2 : bibliographie indicative.....	42
	Fondements théoriques	42
	Sociologie des bibliothèques	42

I. Introduction

A. Contexte de l'enquête, problématisation et méthodologie

Cette enquête sur les lycéens venant réviser le baccalauréat à la BnF a été demandée par la délégation à la Stratégie et à la Recherche de la Bibliothèque nationale de France. Elève en master 1 de sociologie à l'École Nationale Supérieure de Lyon, elle m'a été confiée sous la forme d'un stage qui s'est déroulé du 18 mai au 14 juin sur place pour réaliser l'enquête de terrain. Les principales missions de celle-ci étaient de rassembler et d'analyser les données statistiques disponibles sur le public lycéen, d'interroger quelques agents BnF faisant du service public en bibliothèque d'étude sur leur perception de ce public et, surtout, de collecter auprès de ce jeune public des informations sur ses motivations, ses usages et ses attentes vis-à-vis de la BnF au travers d'observations et d'entretiens semi-directifs.

Durant la période d'enquête, 15 journées ont été passées à interviewer des lycéens, à chaque jour de la semaine, excepté le lundi, jour de fermeture du Haut-de-jardin. Initialement, il était demandé de mener une quinzaine d'entretiens de longue durée. Cependant, les exigences du terrain (des lycéens désirant travailler à l'approche de l'examen et n'ayant pas forcément énormément de choses à dire sur leurs pratiques) m'ont amené à adopter une autre approche : ne pas faire durer artificiellement les entretiens, et les multiplier afin de recueillir un certain nombre d'histoires lycéennes, permettant d'avoir une idée précise des différents modes d'utilisation de la bibliothèque. Les quinze premiers entretiens ont été enregistrés, mais le fait de ne pas avoir d'espace particulier pour les conduire induit une qualité très médiocre du son, étant donné le bruit persistant dans les couloirs, surtout les jours de grande affluence. Ainsi, les suivants ont été pris en notes pour obtenir un maximum de parole lycéenne.

Les enquêtés ont été abordés dans différents lieux, dans le but de rendre visible l'ensemble de la population – salles de lecture, couloirs, halls d'entrée, espace de détente, cafétéria ou dehors – dans plusieurs situations – en travail ou en pause. De la même manière, j'ai interrogé à la fois des personnes seules et des groupes – pouvant être nombreux – ce qui change les modalités de réponses. Mon corpus regroupe alors 88 entretiens avec 180 lycéens – soit deux personnes par entretien, qui se décomposent ainsi : trente entretiens individuels, quarante à deux et dix huit à trois ou plus. Les notes prises sur le vif ont à chaque fois été retranscrites dans la journée, afin de conserver les formulations exactes des enquêtés, ce qui

me permet d'analyser de façon qualitative les rapports que ces lycéens entretiennent avec la BnF. Par ailleurs, le nombre d'enquêtés et la diversité des lieux et des situations où ils ont été abordés me permet de penser que j'ai réussi à capter un ensemble relativement représentatif des lycéens franchissant les portes de la BnF, de l'utilisateur intensif et solitaire des salles de lecture au groupe restant dans les espaces dits « libres ». La récolte d'informations objectives – lieu de résidence, classe, durée du trajet, année de naissance etc. – rend possible l'élaboration d'une analyse statistique sur laquelle nous reviendrons.

Par ailleurs, la durée de l'enquête – un mois – m'a permis de voir évoluer le profil des lycéens à mesure que le bac approchait : d'une part, ceux-ci étaient de plus en plus nombreux, et d'autre part, ils étaient de plus en plus à déclarer venir soit « tous les jours ou presque », soit « pour la première fois », alors qu'auparavant la majorité venait une à deux fois par semaine.

Globalement, les entretiens se sont bien déroulés : j'ai essuyé très peu de refus, même si ceux-ci étaient plus fréquents à mesure que l'examen approchait. En revanche, certains lycéens étaient beaucoup plus à l'aise que d'autres, plus timides et peu prompts à parler de leurs pratiques, certains se contentant de répondre de façon très brève à mes questions, tandis que d'autres développent leurs réponses à l'envi, voire cherchent à créer un lien avec moi¹.

Dans les groupes, plusieurs façons de répondre se différencient : schématiquement, soit un porte-parole répond à quasiment toutes les questions, sauf quand je m'adresse spécifiquement à un d'entre eux, soit les lycéens réagissent aux réponses des uns et des autres avant d'essayer de s'accorder sur une réponse commune. La discussion est alors très intéressante, puisqu'elle permet de voir se confronter plusieurs points de vue qui tentent de s'accorder pour donner à voir un point de vue unifié : ce qui importe, ce n'est alors pas tant l'opinion finale que les différentes étapes, les multiples avis et leur modulation, donnant à voir un ensemble complexe de points de vue lycéens.

Par ailleurs, ces entretiens ont été complétés par des observations dans l'ensemble des salles de lecture. Cela m'a permis d'étudier sur le vif les pratiques lycéennes, notamment du point de vue du maintien d'une sociabilité de groupe dans un lieu où le silence est exigé.

¹ Ce qui n'est alors pas neutre : généralement, ces lycéens me demandaient « ce que je fais dans la vie », et, en apprenant que j'étais étudiant – voire normalien – ils exprimaient une forme de mélange de considération et de volonté de se rapprocher de moi, comme pour montrer qu'ils se considéraient déjà eux-mêmes comme des étudiants.

Ont aussi été interrogés plusieurs agents de la BnF : Diane Tridoux, chargée de collections en langues et littératures allemandes, qui effectue son service public en salle G (littérature étrangère) et H (littérature française), Aude Perrigault, assistante de bibliothèque, qui effectue son service public en salle C (sciences) – les salles C et G étant les deux salles les plus fréquentées par les lycéens (voir infra) – ainsi que Carolines Rives, coordinatrice à la politique documentaire à la direction des collections, Isabelle Mangou, chef de projet de l'évolution du Haut-de-Jardin, et Dominique Durand, chargé de collection en astronomie et généralité des sciences. Ces entretiens m'ont permis de me renseigner sur l'histoire des rapports entre lycéens et BnF, et sur la perception de ce public par les agents de la bibliothèque. Si ces entretiens n'ont pas été directement exploités², ils ont été attentivement écoutés, afin d'appréhender le cadre, le contexte dans lequel les lycéens s'investissent.

Initialement, lors de son ouverture en 1996, la BnF n'était pas ouverte aux personnes de moins de 18 ans. Dès 1997, la bibliothèque d'étude s'ouvre aux plus de 16 ans : ainsi, la grande majorité de la population lycéenne peut venir y réviser. Les lycéens vont alors progressivement investir le lieu, sans que l'institution n'ait cherché à faire venir ce public³, jusqu'à devenir un public important de la Bibliothèque : en 2010, ils représentent 7,2% des lecteurs du Haut-de-jardin⁴ avec carte annuelle⁵, selon les données disponibles, et 8,4% des entrées du Haut-de-jardin⁶. A titre de comparaison, les étudiants sont le public quantitativement le plus nombreux dans la bibliothèque d'étude, puisqu'ils représentent en 2010 68% des lecteurs avec carte Haut-de-jardin. Ces usagers lycéens ne constituent pas le public cible de la bibliothèque, ils seraient même perçus comme indésirables par certains agents de la BnF ; c'est du moins ce qui ressort de mes entretiens avec des agents plutôt favorables à ce public, lorsqu'ils évoquent les « luttes », le « combat » pour le faire accepter, ou la peur de certains de leurs collègues d'une « invasion lycéenne ». Les débats autour de l'accueil ou non de ces usagers a donc comme fondement la définition du public légitime de la BnF. Initialement, le public visé serait le « grand public éclairé », c'est-à-dire un public non

² Car cela ne correspond pas à l'objet de notre étude : il serait cependant intéressant d'analyser comment se constitue le « problème lycéen » (au sens d'attention portée à ce public) au sein de l'institution.

³ Ainsi, lors d'une réunion, une membre de la direction des collections déclare « on n'a rien fait pour les attirer ».

⁴ C'est-à-dire 1433 individus.

⁵ Pour la bibliothèque d'étude, une carte à l'année permet d'entrer dans les salles de lecture moyennant un abonnement de vingt euros pour les lycéens. Sinon, les usagers peuvent prendre un ticket pour la journée qui coûte trois euros cinquante, ou venir entre 17h et 20h, où l'entrée est gratuite, moyennant un ticket qu'il faut prendre à l'accueil.

⁶ A priori, il faudrait un peu minorer ce chiffre, puisque dans le fichier lecteur, certaines données ne sont pas vraiment actualisées, des lecteurs étant comptabilisés comme lycéens sans l'être depuis longtemps.

universitaire qui viendrait dans la bibliothèque pour ses collections et ses autres ressources spécifiques. Pour les étudiants, la bibliothèque d'étude serait alors une sorte de propédeutique à la bibliothèque de recherche. Cette vision d'une bibliothèque à destination d'un public plutôt éduqué a des impacts en termes de politique documentaire : initialement, le « niveau » visé des collections de la bibliothèque d'étude était la maîtrise, puis le master, c'est-à-dire des ouvrages à destination d'un public déjà initié. L'arrivée du public lycéen alimente alors le débat autour des collections, dans un contexte de prise de conscience de la sous utilisation générale des collections dans la bibliothèque d'étude : la BnF doit-elle acheter des annales du baccalauréat, outil principal de révision des lycéens ? Certains – notamment, selon mes entretiens, les personnes en charge de l'achat des collections – peuvent alors ne pas vouloir de ce type d'ouvrages, en tant qu'ils symboliseraient pour eux un « abaissement » du « niveau » global des collections de la BnF. Ces débats montrent bien comment la question du public lycéen est un enjeu majeur dans la définition du public légitime de la bibliothèque : le lycéen est alors un usager repoussoir, perçu comme bruyant, venant en groupe et qui n'utilise pas la bibliothèque pour ses collections. Par ailleurs, initialement, la volonté encyclopédique de la BnF a des effets sur la gestion des espaces : l'importance donnée aux collections induit l'inexistence de salles de travail en groupe, aptes à accueillir un public désireux de tels espaces.

Ainsi, le contexte documentaire et spatial ne semble pas favorable à l'épanouissement des lycéens à la BnF, puisque les collections ne sont pas adaptées à leur niveau, et les salles de lecture induisent un travail individuel. Si ce cadre est à ce point hostile à l'accueil d'un tel public, du moins dans la représentation qu'on peut en avoir intuitivement, pourquoi les lycéens viennent travailler à la BnF et qu'y font-ils ?

Au niveau global, on voit que les lycéens vont plus dans les espaces les moins hostiles à leur présence : la salle C (sciences) est ainsi à la fois la salle où il y a le plus de lycéens⁷ et (presque) la seule salle où il y a des annales du baccalauréat ; de même, les lycéens sont assez nombreux à travailler dans les espaces périphériques – espaces de détente, couloirs, halls⁸ – où ils peuvent plus facilement réviser en groupe.

Cependant, il faut déconstruire la catégorie de « lycéens », afin de saisir les différentes situations lycéennes menant à tel ou tel type de pratiques. Pour mener à bien cette

⁷ 4933 entrées lycéennes en 2011, soit le total le plus important si on excepte les salles G et H – salles de littérature – qui sont comptabilisés ensemble et regroupent 9543 entrées lycéennes.

⁸ Voir l'annexe 1 pour un plan de la bibliothèque d'étude de la BnF.

déconstruction, nous commencerons par une analyse statistique, en cherchant à voir si une première différenciation peut être opérée entre différents types de lycéens.

B. Analyse statistique : pluralité des situations lycéennes et premières différenciations

Avant de chercher des différences dans la population lycéenne, rappelons quelques chiffres donnant une idée de l'importance de celle-ci au sein de la BnF. Les lycéens représentent donc, en 2010, selon le fichier lecteur, 7,20% des lecteurs possédant une carte à l'année et 8,4% des entrées : ce groupe – dans sa version abonnée – est donc plus assidu à la bibliothèque que la moyenne – ce qui permet de contrer une idée reçue qui ferait de ce public un public peu investi. Les lycéens, lorsqu'ils prennent une carte à l'année, sont des usagers réguliers de la bibliothèque : en moyenne, toujours selon le fichier lecteur, ils sont venus onze fois en 2010. Par ailleurs, ces derniers sont beaucoup plus présents à mesure que l'examen approche : ils représentent ainsi, au mois de juin 2010, 16,6% des entrées par carte en bibliothèque d'étude, contre 2,3% au mois de juillet et 7,1% au mois de janvier⁹.

D'autres sources semblent confirmer une présence lycéenne dans la bibliothèque aux alentours des 7%¹⁰ : en 2008, selon l'enquête barométrique menée par la DSG sur la fréquentation de la bibliothèque, menée du 3 au 17 avril 2008 – soit deux mois avant le baccalauréat et hors vacances scolaires (elles commençaient alors le 19 avril) – il y aurait, tout public et tous espaces confondus, 10% de lycéens en Haut-de-jardin (sur un total de 1226 enquêtés). En 2005, la même enquête, menée du 13 au 30 mars 2005, donne un résultat de 6% de lycéens : on peut expliquer cet écart de deux manières. Celui-ci peut correspondre aux différences liées à l'approche de l'examen : menée un mois plus tard en 2008, l'enquête survient alors à un moment où les lycéens sont globalement plus présents. Mais l'écart peut également être expliqué par une pénétration lycéenne générale plus importante d'année en année : l'enquête 2008 témoigne alors du succès croissant de la BnF auprès de ce public.

⁹ Signalons tout de suite que la rentrée est également un moment où les lycéens viennent en masse à la BnF : 9,5% des usagers avec carte au mois d'octobre 2011 sont des lycéens.

¹⁰ Par exemple, selon l'enquête de la DDC sur les usagers des tickets 17/20, mené de septembre 2010 à mars 2011 (c'est-à-dire une période où les lycéens sont moins présents qu'aux mois de mai et juin), on peut chercher à compter les lycéens en regardant les années de naissance : selon qu'on considère que ceux nés en 1992 (soit « un an de retard » scolairement) sont des lycéens ou non, on trouve soit une proportion de 9,4% de lycéens, soit 4,5%. Or, d'après ma propre enquête, les lycéens en ticket gratuit ont « en moyenne » 9 mois de retard, ce qui laisse à penser que beaucoup d'individus nés en 1992 étaient des lycéens.

Mon enquête ne permet pas de répondre à ces questionnements autour de l'implantation quantitative des lycéens à la BnF : nous nous bornerons juste à constater que les lycéens représentent un peu moins de 10% des usagers des salles de lecture en général, et sans doute un peu plus des usagers périphériques, sachant que la proportion de lycéens augmente à l'approche des examens. Mon analyse statistique cherche alors à différencier deux types d'usagers : ceux qui ont une carte à l'année, a priori des usagers plus fréquents (et surtout qui témoignent d'un investissement symbolique plus important au sein de la bibliothèque), et ceux qui n'en ont pas (cela recouvre cependant des situations assez diverses : ticket gratuit, ticket journée, utilisation des espaces « libres »). Selon mon échantillon, ces deux groupes sont de tailles équivalentes, ce qui ne signifie pas qu'ils sont en nombre équivalents dans la bibliothèque, puisque j'ai volontairement surreprésenté le public n'allant pas dans les salles de lecture, notamment en passant beaucoup d'entretiens auprès de gens qui travaillaient dans l'espace de détente (même si certains d'entre eux n'y travaillent pas exclusivement et peuvent aller aussi en salle de lecture).

La première chose sur laquelle il faut insister, c'est la grande diversité des publics lycéens : on ne peut pas parler **du** public lycéen – même si c'est comme cela que les agents de la BnF le perçoivent intuitivement. La variété des situations est grande, malgré certains traits les unissant – à commencer, bien entendu, par l'âge, généralement compris entre 17 et 20 ans.

L'analyse statistique révèle alors plusieurs choses. D'une part, les lycéens avec carte mettent en moyenne 23 minutes pour venir à la BnF, contre 33 minutes pour les lycéens sans carte, soit un écart assez conséquent de 10 minutes. Pour les lycéens bénéficiant de ticket gratuit, pour lesquels on dispose de données plus complètes (un relevé a été fait pour tous ces lycéens par l'accueil), le temps de trajet moyen est de 30 minutes. Ainsi, plus on habite près de la BnF, plus on s'y investit : cela conforte l'idée de l'usage de la BnF comme bibliothèque « de proximité » – ce qu'on voit également par le fait qu'un certain nombre de lycéens répondent à la question du choix de la BnF en disant que « c'est la plus proche ». Ainsi, une plus grande proportion des lycéens avec carte habite dans le 13^e ou le 12^e – 29% – que des lycéens sans carte – seulement 10%. Le Val-de-Marne (94) est également un département très représenté dans les deux cas – 15% des lycéens avec carte et 16% des sans carte y habitent – mais les lycéens avec carte viennent plus souvent de moins loin (moins de temps de trajet de chez eux à la bibliothèque).

D'autre part, les filières technologiques et bac pro sont beaucoup plus présentes chez les lycéens qui ne prennent pas de carte à l'année : 12,6% des usagers à la carte contre 37% des sans carte. On retrouve une telle disparité en termes d'origine sociale, comme on le voit sur ce tableau :

	Origine populaire	Origine moyenne	Origine supérieure
Avec carte (n=84)	19%	27%	54%
Sans carte (n=93)	50%	26%	24%

La part des classes moyennes reste stable tandis que le rapport entre jeunes issus des classes populaires et jeunes issus des classes supérieures s'inverse complètement. Il y a donc bien une corrélation entre usage intensif de la BnF et « légitimité » sociale, qui induit une forme de « légitimité » à se sentir « à sa place » dans un haut lieu symbolique tel que la BnF, ce qu'on voit notamment par un certain nombre de réponses de personnes sans cartes déclarant « ne pas vraiment se sentir à leur place » à la BnF.

Ce sentiment de légitimité est aussi scolaire : ainsi, les filières les plus prestigieuses, notamment la filière scientifique, sont beaucoup plus présents avec un abonnement à l'année que sans, alors que le rapport s'inverse pour les filières technologiques (ou en bac pro) : parmi les lycéens interrogés ayant une carte à l'année, 44% sont en filière S, contre 13% en filières technologiques, tandis que, parmi ceux qui n'en ont pas, 15% sont en S et 42% dans les bacs technologiques.¹¹

De la même manière, les sans carte sont en moyenne nés (si on neutralise l'effet « classe de 1^{ère} » en leur rajoutant un an¹²) en 1993,25 alors que les lycéens avec carte sont en moyenne nés en 1993,61 : on a donc une différence de trois mois et demi en moyenne. Pour les lycéens prenant un ticket gratuit, selon le relevé fait par l'accueil, on trouve une année de naissance moyenne de 1993,38, soit entre les deux. Une autre manière de le voir est de regarder combien de lycéens sont « à l'heure ou en avance » scolairement – élève de terminale né en 1994 ou avant, 1^{ère} en 1995 ou avant etc. – et combien sont en retard : on voit que 50% des sans carte sont à l'heure, tandis que 65% des lycéens avec carte le sont. Cela

¹¹ Par ailleurs, comme on le verra par l'analyse des entretiens, le prix est un facteur qui joue pour beaucoup dans le fait d'aller ou non dans les salles de lecture : soit par contrainte économique (et donc un coût trop important), soit par principe (« je ne vais pas payer pour une bibliothèque ! »). En général, ceux qui ont la carte jugent que le prix n'est pas un problème du tout, voire est utile puisque « ça permet qu'il n'y ait pas n'importe qui qui rentre »...

¹² Ainsi, un élève de 1^{ère} né en 1995 sera compté comme un élève de terminale né en 1994.

corrobore encore l'hypothèse du lien entre investissement dans la BnF et bons rapports avec l'institution scolaire – puisque ceux qui sont « en retard » le sont majoritairement parce qu'ils ont redoublé une ou plusieurs classes¹³.

En revanche, dans les deux cas, il y a à peu près la même proportion de lycéens en classe de première ou seconde : 13% des élèves avec carte contre 17% des élèves sans carte. On aurait pu s'attendre à un écart plus important si on suppose que les lycéens découvrent la bibliothèque en 1^{ère} ou en seconde, sans forcément s'inscrire à ce moment là, ce qu'ils feraient lorsqu'ils sont en terminale : ce phénomène semble peu important¹⁴.

Ainsi, la différenciation statistique entre usagers avec ou sans carte est opérante, puisqu'elle permet d'établir un certain nombre d'hypothèses sur les différences d'appropriation de l'espace.

Nous allons maintenant étudier en deux temps nos entretiens avec les lycéens : dans un premier temps, nous allons analyser le choix de venir réviser le baccalauréat dans ce lieu spécifique, ses raisons et la place qu'occupe la BnF par rapport aux autres bibliothèques ; dans un second temps, nous étudierons qualitativement les différences de pratiques et d'investissement symbolique dans les multiples espaces qu'offre la BnF, et en particulier le rôle que jouent les salles de lecture par rapport aux espaces périphériques dont l'accès n'est pas soumis à la détention d'un titre d'accès et où le règlement – notamment en ce qui concerne la règle du silence – diffère.

¹³ Dans d'autres cas, cela peut être dû à une scolarité dans des lycées étrangers où le cursus est plus long.

¹⁴ Alors que, comme on le verra, beaucoup d'usagers sans carte déclarent que, lorsqu'ils seront étudiants, ils prendront une carte. La prise de la carte peut en effet s'analyser comme étant associé à un changement de statut.

II. Le choix de la BnF

Nous nous poserons d'abord la question de la pertinence, pour ces lycéens, de venir réviser dans une bibliothèque en général. Puis, nous chercherons à analyser le « choix » de la BnF et les jugements que les lycéens portent sur elle par rapport aux autres bibliothèques. Enfin, nous nous demanderons comment ils ont appris l'existence de cette bibliothèque et y ont été initiés.

A. Aller dans une bibliothèque pour réviser : lieu contraint et moyen de lutter contre « les tentations »

Avant d'analyser les raisons pour lesquelles les lycéens vont spécifiquement à la BnF, nous allons chercher à comprendre pourquoi ils viennent réviser dans une bibliothèque. Globalement, les lycéens déclarent aimer la BnF parce qu'ils y trouvent avant tout un « espace de travail » avec une « ambiance de travail », « sans distraction » : on retrouve alors bien les analyses classiques de la bibliothèque comme lieu contraint. C'est ce registre qui est le plus souvent invoqué pour expliquer le fait de venir réviser dans ce type d'espace plutôt que chez soi :

Bah... chez moi il y a plein de trucs qui vont faire en sorte que je vais arrêter de travailler. La télé, l'ordi, les jeux vidéos, tout ça quoi... Ici, les conditions sont optimales.¹⁵

La bibliothèque offre donc un cadre de travail efficace pour lutter contre les « tentations » – autre mot souvent employé par les lycéens, qui s'incarnent dans tout ce qui est numérique – ici la télévision, l'ordinateur ou les jeux vidéos, mais également plus spécifiquement Facebook ou le téléphone portable. Ces deux dernières activités peuvent être pratiquées au sein de la bibliothèque, mais celle-ci, en tant que « lieu culturel ordonné et réglé »¹⁶, permet aux lycéens de s'imposer une discipline, de se conformer à ce qu'ils perçoivent comme les normes en vigueur dans la bibliothèque :

Chez moi, je suis perturbé par tout, par l'ordinateur, la télé, le téléphone... bon ici aussi il y a le portable, mais on le met sur silencieux et du coup on l'entend pas... Ici c'est vraiment un cadre de travail, tu es conditionné... A la limite même si tu ne fais rien, au moins tu es devant un livre, tu pourras

¹⁵ Euripide, entretien du 23 mai. On aurait pu multiplier les exemples puisque presque tous les lycéens donnent cette raison, qu'ils peuvent associer à une autre.

¹⁶ Christophe Evans, « Actualités et inactualités des bibliothèques au XXIème siècle », *Le Débat*, 2012.

*dire que tu as essayé, alors que si t'étais resté chez toi à rien faire, à glander, ça aurait pas été pareil... Ici, il y a l'ambiance déjà...*¹⁷

Ainsi, le contexte spatial imprègne les lycéens comme pour les forcer à travailler, en annihilant la force des éléments d'habitude perturbateurs : pour ce lycéen, le téléphone portable est par exemple ici banni, de même que Facebook pour d'autres, alors même qu'ils ont des ordinateurs à disposition. Et même si l'élève n'arrive pas à travailler, ce cadre de travail remplit une fonction de « réassurance de soi », puisqu'au moins il aura fait l'effort d'aller à la bibliothèque, ce qui est en soi perçu comme un acte de travail. Aller à la BnF pour se rassurer, se « sentir bien » après un effort intellectuel est souvent évoqué par les enquêtés¹⁸, ce qui est un moyen d'évacuer la pression à l'approche de l'examen :

*Ici c'est sûr que c'est un cadre de travail, il y a beaucoup de distraction chez nous, alors ça permet de se rassurer... parce qu'on est très stressé par le bac !*¹⁹

Symboliquement, venir dans une bibliothèque est donc en soi gratifiant, mais on peut également venir parce que physiquement le contexte familial ne permet pas d'assurer un travail efficace : ainsi, plusieurs enquêtés évoquent le bruit que font leurs petits frères et sœurs, ou le manque de place chez eux, d'autant plus s'ils veulent travailler en groupe²⁰.

Ainsi, que ce soit symboliquement, pratiquement ou plus pragmatiquement, la bibliothèque offre aux yeux de ses usagers lycéens un contexte favorable pour un travail qui, s'il n'est pas forcément efficace, a au moins le mérite d'être amorcé dans un cadre contraignant. Le caractère volontaire de la contrainte que s'imposent les lycéens fait alors partie des « luttes de soi contre soi »²¹ par lesquelles ils cherchent par des moyens objectifs à se dominer eux-mêmes, pour atteindre un objectif qu'il juge plus légitime, c'est-à-dire ici l'obtention du baccalauréat. Certains lycéens peuvent alors manifester leur désir de maintien d'un cadre contraignant, puisque le relâcher serait prendre le risque de retomber dans des pratiques jugées improductives. Ainsi, un enquêté répond à ma question sur la pertinence qu'il y aurait à avoir des salles de travail en groupe :

¹⁷ Benjamin, entretien du 24 mai.

¹⁸ Par exemple, Kévin, entretien du 30 mai : « Ouais, avec la bibli, quand on va rentrer ce soir, on va se dire qu'on a bien travaillé, on va être bien ! ».

¹⁹ Camille, entretien du 1 juin.

²⁰ Samia, entretien du 2 juin : « chez nous c'est petit, donc on peut pas tous y être pour travailler, là les tables sont grandes, et au pire on est sur des tables isolés, il y a toujours moyen ».

²¹ Bernard Lahire, « Distinctions culturelles et lutte de soi contre soi », *Hermès*, 2005.

Non, il faut pas de salle de travail en groupe, parce qu'après ça va partir en discussion et tout et on sera moins productif.²²

Cette remarque montre comment les normes qu'impose la bibliothèque – notamment celle d'un travail silencieux – sont intériorisées par les lycéens, qui peuvent désirer le maintien de cet ordre, voire craindre son relâchement, qui entraînerait leur propre chute dans « les tentations »²³. Ainsi, pour une certaine partie de la population lycéenne, la contrainte est vécue comme nécessaire à l'efficacité de la bibliothèque.

Si les lycéens viennent réviser dans une bibliothèque, c'est également parce que cela leur offre un profit symbolique, qui leur permet de se distinguer : c'est en tout cas dans ce type de processus que peut apparaître le choix de la BnF, bibliothèque qui se distingue par son aura prestigieuse.

B. La BnF plutôt qu'ailleurs

La BnF est une bibliothèque particulière : son entrée payante, elle est excentrée par rapport aux autres grandes bibliothèques parisiennes, et c'est une bibliothèque nationale, c'est-à-dire que, dans son nom même, elle n'invite pas à un type de fréquentation orienté vers la simple révision. Son nom peut également fonctionner comme une barrière symbolique imposante, de même que son architecture monumentale, notamment par l'esplanade, fonctionne comme un espace symbolique de mise à distance. Comme le dit Galanopoulos, dans son étude sur les étudiants de la BPI :

La BnF, qui ouvre tôt le matin, est généralement appréciée pour cela. En revanche, les étudiants peuvent être rebutés par la queue et le coût de l'inscription. C'est en tous cas deux motifs forts de leur non-fréquentation. Le quartier est par ailleurs assez peu apprécié d'eux, car il est excentré et présente peu de solutions de restauration rapide et bon marché.²⁴

Il nous faut alors nous intéresser aux raisons qu'évoquent les lycéens pour justifier leur venue à la BnF spécifiquement. On s'interrogera alors sur les liens que cette bibliothèque entretient pour ces lycéens avec le réseau de bibliothèques parisiennes.

²² Benjamin, entretien du 24 mai. Le même type de remarques ont pu se retrouver lorsque la mise en place du wifi était évoqué, puisque cela signifie le risque de succomber à la tentation Facebook – du moins pour les lycéens qui ont un ordinateur portable, qui ne sont pas très nombreux.

²³ Il convient tout de suite de noter que ce type d'analyse n'est pas partagé par l'ensemble de la population lycéenne : au contraire, il existe une véritable demande à avoir des espaces de travail en groupe, pour d'autres profils, mais nous y reviendrons.

²⁴ Philippe Galanopoulos, *Les publics étudiants de la Bibliothèque publique d'information*, 2010.

De manière générale, les lycéens – surtout les usagers réguliers des salles de lecture – se déclarent très satisfaits de la bibliothèque : les termes « agréable » ou « spacieux » reviennent régulièrement dans leur discours. Un autre champ lexical apparaît souvent : celui de la grandeur, de la « classe ». En premier lieu, l’architecture est considérée comme « impressionnante »²⁵, ce qui contribuerait à instaurer ce cadre contraignant menant à un travail efficace²⁶ :

Nan mais ici l’architecture elle est super, c’est super impressionnant ! c’est sûr que ça joue, c’est classe, c’est beau et tout, alors on a envie de travailler ! (...) et puis le jardin aussi il est super, super vue et tout, ça joue aussi !²⁷

De la même manière, « son histoire, son prestige »²⁸ jouent dans le choix de cette bibliothèque en particulier. Il y a donc pour ces lycéens un profit symbolique²⁹ à venir dans un lieu qu’ils sentent important. Cela peut d’ailleurs avoir des effets contrastés : l’impression de se « sentir écrasé », d’être dans une bibliothèque qui « fait trop sérieux »³⁰.

Ainsi, beaucoup de lycéens déclarent connaître la BnF tout simplement parce que « c’est connu », comme un élément du patrimoine français, et ce d’autant plus que certains ont pu la rencontrer en cours d’histoire en étudiant les septennats de François Mitterrand. En tant que monument parisien, qui a également la spécificité d’avoir un arrêt de métro à son nom, la BnF est perçue comme une institution qui doit « valoir le coup » puisqu’elle est « connue », que c’est « la référence pour travailler »³¹ :

Bah c’est sur la ligne 14, alors ça dit quelque chose, du coup on connaît vu que c’est une grosse station de métro, ça veut dire que c’est quelque chose !³²

²⁵ Mounia, entretien du 3 juin.

²⁶ Mais également à voir des lycéens s’autocensurer et ne pas « oser » entrer en salle de lecture : « C’est vrai que c’est vachement impressionnant, le bâtiment et tout... et les salles on voit le silence... alors moi au début j’osais pas y aller... », entretien avec Mamadou, 3 juin.

²⁷ Yacine, entretien du 3 juin.

²⁸ Karim, entretien du 2 juin.

²⁹ Profit qui est d’ailleurs purement symbolique pour la plupart, puisque la majorité n’utilise aucune ressource de la bibliothèque.

³⁰ Ce qu’on retrouve dans la bouche des enquêtés lycéens venant réviser le bac à la BPI, in *Préparer le bac à la BPI*, Agathe Zuddas, 2010, p12-13. Les raisons qui font dire aux enquêtés de la BPI qu’ils ne veulent pas aller à la BnF sont : le prix (« J’y ai pensé, mais bon, payant je me suis dit faudrait peut-être pas exagérer quand même »), l’image de non-simplicité de la bibliothèque (« il faut rentrer dans la bibliothèque et après il faut faire la queue pour des salles, donc on sait pas trop quelles salles qui sont disponibles, parce que euh, en fait on doit essayer de visiter toutes les salles pour voir si y a de la place, donc ça prend encore plus de temps. », et son image de sérieux (« à la BnF, ils sont vraiment...enfin même dans les salles de travail, bon aucun bruit, mais même à l’entrée, ils sont très...enfin quand j’y suis allée en tous cas, ils tiraient la tronche, voilà »)

³¹ Valentine, entretien du 12 juin.

³² Linda, entretien du 7 juin.

La mention « c'est quelque chose » évoque bien cette idée de profit symbolique qu'il y a à venir « quelque part », par opposition au relatif anonymat des bibliothèques de proximité. La BnF attire donc des individus qui voient avec profit le fait de venir dans une bibliothèque « élitiste », qui bénéficie d'une image culturellement légitime, ce qui joue dans la différenciation de la Bibliothèque par rapport à la BPI :

La BPI, ce n'est pas la culture "des élites". Autant la Bibliothèque Sainte-Geneviève et la BNF sont représentatives de la culture légitime, pas tant au niveau du contenu (parce qu'après tout, rares sont les livres de la BSG qu'on ne trouve pas à la BPI à ma connaissance, mais je me trompe peut-être) d'ailleurs, qu'au niveau du public. Je pense que le débat se situe à plusieurs niveaux : par exemple en ce qui concerne l'entrée. A la BPI, c'est gratuit (pas comme à la BNF) et sans carte (pas comme à la BSG). Rien que ça, c'est fondamental pour beaucoup de gens.³³

Ainsi, par rapport aux autres bibliothèques, la BnF est, pour la majorité de ces lycéens, jugée « meilleures » que les autres (quand ils en connaissent), et notamment que Beaubourg, qui fait vraiment figure de contre modèle.

Les quelques lycéens interrogés qui déclarent aller plus souvent à la BPI disent que c'est en raison du coût d'entrée, tout en affirmant la supériorité de la BnF en termes de conditions de travail. La BPI est stigmatisée pour la file d'attente – évoquée par presque tous les lycéens parlant de Beaubourg – le bruit permanent qu'il y aurait dans les salles de lecture, voire pour le public qui s'y trouve. Les deux bibliothèques sont alors souvent opposées, au sein des schèmes de perception sale/propre, petit/grand, profane/professionnel, honnêteté/gruge comme on le voit dans cet ensemble d'extraits d'entretiens :

C'est vraiment différent par rapport à Beaubourg. Il y a vraiment plus une ambiance de travail, c'est plus silencieux, c'est plus sérieux. Eh puis j'ai déjà eu des problèmes à Beaubourg, une petite histoire avec trois filles, dans la queue... Les gens grugent à Beaubourg, ici on fait la queue, on fait la queue.³⁴

Bah ouais, faut dire que Beaubourg c'est à côté de Chatelet... il y en a, on se demande vraiment pourquoi ils sont là. Tu les vois, ils sont pas du tout là pour travailler !³⁵

Et puis Beaubourg, j'y allais, mais c'est sale, il y a du bruit, l'espace... j'ai remarqué aussi que les tables étaient plus petites.³⁶

Avant j'allais à Beaubourg, mais ici c'est plus calme, plus grand, plus professionnel quoi. On allait aussi à la médiathèque de la Cité des Sciences, mais bon, ici on est arrivé, on est tombé amoureux quand on a vu !³⁷

³³ Philippe Galanopoulos, op. cit.

³⁴ Salma, entretien du 20 mai.

³⁵ Léa, entretien du 20 mai.

³⁶ Rayan, entretien du 22 mai.

Ces schèmes de perception ont pour fonction – pour les lycéens – de classer les bibliothèques, classement dont la BnF occupe la majorité du temps la tête, puisqu'elle est renvoyée au « beau », au « classe », au « propre », au « spacieux ». Même la queue est perçue de façon plus positive à la BnF, par ces lycéens, puisqu'elle justifie un plein investissement :

Par contre, quand on vient, c'est 13h-19h : on a lutté pour rentrer, alors autant rester !³⁸

On retrouve le même type d'opposition avec les autres bibliothèques, comme la médiathèque Jean-Pierre Melville, qui est la plus proche de la BnF, ou avec le CDI du lycéen :

Avant j'allais à Jean-Pierre Melville, mais c'était petit, il y a pas beaucoup de place, pas beaucoup de livres, c'est pas la même atmosphère... Ici, c'est trop bien, il y a vraiment une ambiance de travail, ça donne envie de travailler !³⁹

Le CDI, il ferme à 18h. Et en général, il y a quand même du bruit, c'est moins un espace de travail.⁴⁰

Ça m'arrive d'y aller [au CDI], pour me documenter, ou l'an dernier pour le TPE, mais là-bas il y a le corps professoral, la direction, tu es beaucoup plus encadré, alors que là il y a une bonne ambiance, on se guide tout seul, on gère...⁴¹

Le CDI bénéficie d'une image négative, associée au lycée, aux professeurs, tandis que la BnF renvoie à l'idée d'autonomie. Venir réviser le bac à la BnF fonctionne donc bien comme un rite de passage, en procurant un profit symbolique qui est une ascension statutaire : se sortir de la condition de lycéen, pour devenir un étudiant. En effet, une grande partie des lycéens évoque la BnF comme la « bibliothèque pour les étudiants ». A cet égard, les lycéens sont prêts à venir de loin pour venir réviser dans une bibliothèque qu'il considère comme supérieur⁴²

Par ailleurs, la BnF offre de plus grandes plages d'ouverture que la majorité des bibliothèques⁴³, et notamment que le CDI : en plus d'ouvrir plus tard le soir, elle ouvre également le week-end et le mardi, jour de fermeture de la BPI. L'usage de la BnF peut alors être complémentaire de l'usage d'autres bibliothèques : ainsi, le mardi à la BnF, beaucoup de

³⁷ Entretien avec Charles, 23 mai.

³⁸ Entretien avec Sunny, 20 mai.

³⁹ Entretien avec Fanny, 1^{er} juin.

⁴⁰ Entretien avec Rayan, 22 mai.

⁴¹ Entretien avec Charles, 23 mai.

⁴² Même s'il ne faut pas minimiser l'usage de la BnF comme bibliothèque de « proximité », pour des lycéens dont c'est l'établissement le plus proche.

⁴³ Mis à part la BPI qui ouvre jusqu'à 22 heures.

lycéens déclarent venir habituellement à Beaubourg⁴⁴. De même, le week-end, des lycéens déclarent aller en semaine dans des bibliothèques plus proches de leur lieu de résidence : ils viennent alors à la fois à la BnF parce qu'elle est ouverte, mais aussi parce qu'ils ont plus de temps pour travailler qu'en semaine. En revanche, d'autres lycéens peuvent fuir la BnF le week-end pour aller dans des bibliothèques où il y a moins de monde :

*Je vais à celle d'Olympiade, Jean-Pierre Melville, le samedi quand il y a trop de gens ici. Ah et puis, comme on a DST tous les vendredis, on travaille la même chose, et si y a un problème on chuchote, mais si on a vraiment besoin d'aide on va dans celle d'Olympiade.*⁴⁵

Ainsi, les bibliothèques sont ici complémentaires de deux manières : quand il y a trop de monde à la BnF ou quand le besoin de travailler en groupe – et donc de parler plus fort – se fait sentir, la médiathèque Jean-Pierre Melville est utile. En fonction des contraintes, les lycéens vont donc dans la bibliothèque qui leur convient le mieux.

Finalement, on peut opposer deux types de rapport à la BnF : soit les lycéens considèrent que c'est la meilleure bibliothèque en soi et y viennent exclusivement, soit ils l'utilisent pour un certain type de travail – notamment le travail solitaire – et lorsqu'elle n'est pas saturée, l'usage de la BnF se couplant alors avec l'usage d'autres bibliothèques.

C. Connaître la BnF : initiation horizontale et verticale

Du fait du prestige de la BnF, les lycéens peuvent venir pour la première fois, par simple « curiosité », pour « voir si elle est vraiment à la hauteur de ce qu'on en dit »⁴⁶. D'ailleurs, souvent, ceux-ci prennent des tickets à la journée pendant un certain temps, afin de « vérifier » si la bibliothèque leur plait, avant de prendre la carte, au moment où ils sont certains qu'elle « vaut le coup »⁴⁷.

Mais pour venir à la BnF, la majorité du temps, il faut y avoir été initié. On peut alors opposer deux types d'initiation : une initiation verticale, où ce sont les parents ou un professeur qui conseillent la BnF, et une initiation horizontale, où ce sont les pairs, amis du lycée, frères ou sœurs, qui conseillent la bibliothèque. Le groupe de pairs est très important

⁴⁴ A l'inverse, des lycéens déclarent ne venir exclusivement qu'à la BnF, excepté le lundi où ils vont à Beaubourg.

⁴⁵ Emilie, entretien du mercredi 23 mai.

⁴⁶ Younes, entretien du 31 mai.

⁴⁷ Ibid.

dans la venue des lycéens⁴⁸ : c'est souvent un élève qui connaît la bibliothèque – qui peut lui avoir été conseillé par un professeur – qui y amène ses amis. Ainsi, des groupes viennent en masse – au moins jusqu'à une quinzaine, effectif le plus important que j'ai pu observer durant mon enquête.

Le processus menant les lycéens à la BnF forme des espèces de chaînes, dans une forme de diffusion horizontale, c'est-à-dire entre pairs : beaucoup d'enquêtés déclarent avoir été amenés à la BnF par un ami, puis l'avoir conseillé à d'autres individus. En revanche, quand on arrive en début de chaîne, il y a souvent une autre diffusion, verticale : soit un grand frère ou une grande sœur qui vient ou venait à la BnF, soit les parents qui la conseillent à leurs enfants, ou soit un prof qui le conseille à un de ses élèves. Par exemple, j'ai demandé à un groupe d'enquêtés qui était à l'origine de leur venue : ainsi, Jonathan⁴⁹, dont c'était la première venue à la BnF, a accompagné son ami Charles, qui venait depuis une semaine à la BnF, sous l'impulsion de son ami Richard. Celui-ci, qui passait au moment de l'entretien, déclare être venu réviser le bac à la BnF d'après les conseils de son grand frère étudiant, lui-même ayant suivi ceux de son professeur d'histoire lorsqu'il était en terminale. D'ailleurs, le professeur d'histoire est plusieurs fois évoqué comme étant à l'origine de la venue à la BnF, celui-ci pouvant conseiller la bibliothèque pour réviser lorsqu'il en parle en étudiant le programme de François Mitterrand :

*J'en avais déjà entendu parler, en fait c'était en cours d'histoire, quand on a fait le programme, qu'on a étudié le programme de Mitterrand. Ça nous a donné envie de venir, en plus le prof nous avait dit que c'était un bon endroit pour réviser...*⁵⁰

Dans d'autres cas, ce sont plus directement les parents qui peuvent avoir influencé le choix de leur enfant, soit en venant avec lui pour visiter une exposition (« moi... c'est mes parents qui m'y avaient emmené pour les journées du patrimoine... pour aller voir les globes de Coronneli... ça avait l'air bien »⁵¹), en venant avec lui pour l'inscrire à la BnF – comme Youssef que je rencontre le 20 mai avec son père surveillant son travail, ou en conseillant simplement leur enfant. Dans ce cas, si la diffusion verticale permet de donner l'idée aux lycéens de venir réviser à la BnF, c'est souvent par l'influence d'un ami, et donc du groupe de pairs, qu'ils franchissent le pas :

⁴⁸ Ce qu'avait montré Claude Poissenot dans *Les Adolescents et la bibliothèque*, 2001.

⁴⁹ Entretien du 23 mai avec Jonathan et Charles.

⁵⁰ Amandine, entretien du 24 mai.

⁵¹ Valentine, entretien du 12 juin.

*Bah, mes parents m'en avaient parlé, en plus ils voulaient que j'aille quelque part pour travailler, et puis l'an dernier il y a un ami qui m'a proposé d'y aller pour le bac de français et tout... Et après j'ai plein d'amis qui sont venus maintenant par mon initiative*⁵²

Enfin, ces initiations s'accroissent avec l'approche du bac, où les lycéens sont à la recherche d'un endroit pour réviser, et donc où ceux qui viennent depuis longtemps peuvent amener d'autres personnes avec eux : ainsi, entre le 20 mai et le 10 juin, je revois certains groupes, mais ceux-ci sont généralement numériquement beaucoup plus importants (un groupe de trois est devenu un groupe de sept par exemple). Pour la plupart, la première venue à la BnF correspond alors à un moment précis : si ce n'est pas l'approche d'un examen (le bac ou le bac de français en 1^{ère}), cela peut être le besoin de faire des recherches documentaires pour son TPE (sorte de mini-mémoire de recherche en première) ou le début de l'année, le passage en terminale, lié à un changement de statut (« l'année où on passe le bac ») :

*Oui j'ai pris ma carte au mois d'octobre, au début de l'année j'étais plein de bonne volonté, j'ai commencé à pas mal venir... et puis... bon j'ai un peu arrêté ! Mais là depuis un mois c'est reparti !*⁵³

Il y a donc plusieurs moments d'effervescence où la pratique de la BnF peut apparaître ou s'intensifier : le début d'une année, le début des révisions, le TPE etc. Les statistiques concernant les usagers ayant une carte de lecteur plaident en faveur de cette analyse : en 2010, en octobre, 1068 lycéens avaient fréquenté la bibliothèque⁵⁴ – soit 9,5% des usagers – chiffre qui retombe à 767 en février – soit 7,1% des usagers – pour remonter et atteindre son apogée au mois de juin – 1433 lycéens soit 16,6% des usagers.

⁵² Jérémie, entretien du 23 mai.

⁵³ Euripide, entretien du 23 mai. De la même manière, Benjamin (24 mai) : « ça fait environ un mois que j'essaie de venir plus souvent, avec l'approche du bac et tout... avant j'étais pas mal venu en début d'année, après j'avais arrêté et ouais là depuis un mois je reviens pas mal »

⁵⁴ Même si je pense qu'il faut prendre ce chiffre avec extrêmement de prudence : si les cartes et les informations sur les lecteurs ne sont mis à jour qu'une fois par an, ce chiffre peut inclure ceux qui étaient lycéens l'année précédente et qui continue à fréquenter la bibliothèque en tant qu'étudiant.

III. Diversité des pratiques et des investissements symboliques

A. Différentes appropriations de l'espace

Les lycéens investissent de façon différenciée les espaces qu'offre la Bibliothèque. Ces espaces sont nombreux : les salles de lectures de la bibliothèque d'étude, au nombre de neuf, sont les lieux privilégiés pour travailler dans le silence ou en utilisant les documents de la bibliothèque ; les halls ont des fauteuils dans lesquels les lycéens ne désirant pas aller en salle de lecture peuvent travailler – seuls ou en groupe – ; de la même manière, l'espace de détente est une salle avec tables, chaises et distributeurs, où les usagers se retrouvent souvent pour travailler en groupe⁵⁵.

D'après mes observations et les déclarations des enquêtés, très peu de lycéens consultent les ressources – papiers ou numériques – de la BnF, mis à part les annales du bac de la salle C, à de rares exceptions près – notamment pour le TPE en première. De la même manière, très peu de lycéens sont déjà allés voir une exposition dans la bibliothèque. Ils cherchent avant tout un espace de travail, dans lequel ils s'investissent longtemps, souvent toute la journée : effectivement, d'après mes entretiens et ce que j'ai pu observer, la majorité des lycéens vient quasiment toute la journée à la BnF – surtout le week-end.

Cependant, si les lycéens ne consultent pas les collections, ils savent qu'elles existent, certains déclarent qu'ils aimeraient bien les consulter mais qu'ils ne le font pas par manque de temps :

Il y a plus d'ouvrages ici, là pour le moment j'utilise que les annales mais après pour les études supérieures il y aura beaucoup plus ! C'est sûr que quand j'aurai plus de temps... Oui c'est sûr que je reviendrai, même pour après les études, pour le travail et tout, pour toutes les ressources qu'il y a à disposition, parce que là c'est les révisions et tout donc j'ai pas trop le temps mais après il y a plein de trucs qui m'intéressent ici !⁵⁶

Les collections... c'est sûr que ça joue... ici tu sais que si t'as besoin d'un bouquin, tu pourras le chercher... bon après c'est sûr qu'on en a pas forcément besoin, nous les lycéens...⁵⁷

⁵⁵ Voir l'annexe pour la disposition des ces espaces.

⁵⁶ Entretien avec Younès, 31 mai.

⁵⁷ Entretien avec Aline, 23 mai.

Les collections sont alors souvent évoquées comme un des atouts majeurs de la Bibliothèque, et un des éléments structurants de l'identité de la BnF. Comme le dit Christophe Evans :

La bibliothèque est indissociable pour eux de ses collections, ses espaces, ses publics et son ambiance: c'est un tout qui fait sens, quand bien même l'usage des collections et ressources est pour certains assez limité, voire inexistant (les collections imprimées comme les ressources électroniques).⁵⁸

Ce tout est alors vecteur d'un profit symbolique qui leur permet de se représenter de façon positive le cadre dans lequel ils travaillent. Cette recherche du cadre est, on l'a vu, fondamentale dans leur choix de venir à la BnF. Cependant, ce cadre diffère en fonction des usagers : pour certains, il s'agit des salles de lecture, pour d'autres des halls ou des espaces de détente. Il est intéressant de noter que même les usagers n'allant pas dans les salles de lecture peuvent évoquer les collections de manière positive. Celles-ci participent donc bien de la constitution des représentations de la bibliothèque.

Il nous faut alors maintenant nous interroger sur ces différences d'appropriation de l'espace. Au sein même des salles de lecture, ces appropriations sont différenciées : certains déclarent venir toujours dans la même salle et, si possible, à la même place – ce que j'ai pu vérifier au fil des jours par des observations – ce qui dénote un investissement symbolique important autour d'un espace structuré, la salle devenant alors un lieu familier, dans un endroit, la BnF, qui reste très grand et très imposant :

On va tout le temps en salle G, mais là c'est saturé... je sais pas trop pourquoi, la première fois c'était comme ça, donc on reste, on a nos repères ! Dans la salle aussi on a un peu notre coin fétiche, après on l'a pas toujours !⁵⁹

A l'inverse, d'autres déclarent venir un peu au hasard, dans la salle où « il y a de la place », ou « là première qu'on trouve ». On peut donc déjà voir qu'il y a une appropriation différenciée des salles de lecture. Il en va de même d'un lieu comme l'espace de détente : alors que certains l'utilisent uniquement pour faire des pauses, pour déjeuner, d'autres y travaillent tout le temps. Enfin, certains groupes y travaillent par intermittence, soit lorsque les salles de lecture sont saturées, soit, ce qui est plus intéressant, en fonction des matières qu'ils vont travailler : ainsi, lorsqu'ils doivent travailler seuls, ils vont en salle de lecture, et

⁵⁸ Christophe Evans, art. cit.

⁵⁹ Entretien avec Abdallah, 2 juin. On pourrait multiplier les exemples : la plupart des lycéens n'allant qu'en salle de lecture déclare une préférence pour une salle, parfois pour deux.

lorsqu'ils pensent qu'il est préférable de travailler en groupe (que ce soit pour apprendre, se faire réciter, comparer leur devoir etc.), ils viennent dans l'espace de détente :

Bah en fait, quand on veut travailler seul et tout, on va en salle de lecture... mais quand on veut travailler ensemble et tout, comme aujourd'hui, on vient ici... là on fait un devoir... un... euh... un sujet du bac quoi, ensemble... du coup on peut comparer ce qu'on a fait, on peut... débattre quoi...⁶⁰

Cela peut être également un découpage disciplinaire, chaque matière étant associée à un espace de travail :

Ca dépend des matières... généralement quand on fait des maths on des SES on va aller en salle de lecture, mais quand on fait d'autres trucs, genre histoire ou philo où on peut s'aider et tout, bah on vient ici [dans l'espace de détente], parce que c'est pas la même façon de bosser...⁶¹

Ainsi, il y a une forme de porosité entre les espaces : il n'y a pas d'un côté ceux qui vont dans les salles, et de l'autre ceux qui vont dans l'espace de détente. Ces deux espaces peuvent être complémentaires, même si beaucoup d'utilisateurs n'utilisent qu'un seul lieu pour travailler. Ces espaces peuvent avoir chacun leur fonction : l'un permet de réviser de façon individuelle, et l'autre de travailler en commun, que ce soit pour des exercices, des dissertations, ou l'apprentissage de cours.

La majorité des utilisateurs qui se servent de l'espace de détente pour travailler jugent que ce lieu est trop bruyant, et trouveraient très intéressant d'avoir des petites salles de travail en groupe, où il serait possible de travailler en groupe, sans être obligé de faire attention au volume sonore.

Le jugement sur les prix : des différences structurantes

Ces différences d'appropriation de l'espace peuvent être objectivées autour d'un jugement : celui sur les prix. Schématiquement, on peut dire que les utilisateurs qui se tiennent à l'écart des salles de lecture déclarent « ne pas vouloir payer pour une bibliothèque » – à cet égard, le prix joue le rôle de barrière à l'entrée – tandis que les autres n'y voient aucun problème, voire perçoivent le prix de façon positive. Pour donner une idée de cette opposition, voici un tableau récapitulant les jugements sur les prix :

⁶⁰ Entretien avec Patrick, 12 juin.

⁶¹ Entretien avec Mehdi, 13 juin.

Usager avec carte	Usagers sans carte
<p>« Le prix au jour c'est cher, mais au moins, comme ça, il y a moins de bruit, moins de clochard tout ça... ça élitise quoi... » (Shanico, 20 mai, terminale ES, origine supérieure)</p>	<p>« Moi je vais plutôt à Beaubourg, parce que c'est gratuit... ici c'est trop cher, c'est pour ça qu'on vient ici, à la cafét... » (Ramona, 23 mai, première ES, origine moyenne)</p>
<p>« Et le prix d'entrée... bah là du coup, pas n'importe qui peut rentrer... Je veux pas passer pour méchante, mais à Beaubourg, après 20h, c'est la cour des miracles ! » (Salomé, 30 mai, terminale S, origine supérieure)</p>	<p>« C'est trop cher, moi je paie pas pour aller à la bibliothèque... d'habitude je vais à Beaubourg vu que c'est gratuit... mais ici c'est quand même mieux, plus calme... » (Clément, en salle de lecture parce que c'est les journées portes ouvertes, 31 mai, terminale STG, origine moyenne).</p>
<p>« Avant je suis un peu allé à Beaubourg, parce que c'était gratuit, mais c'est beaucoup moins bien, il y a trop de queue, de bruit, alors je me suis dit... autant payer parce que c'est mieux ici... ça vaut le coup ! » (Mélanie, 31 mai, terminale ES, origine supérieure)</p>	<p>« Ouais, on comprend pas pourquoi c'est payant... l'entrée par jour c'est vraiment super cher ! » (Mélissa, 2 juin, terminale STG, origine populaire)</p>
<p>« grâce au prix, y pas n'importe qui qui vient... euh... par rapport à Beaubourg par exemple... » (Sharon, 12 juin, terminale STG, origine moyenne)</p>	<p>« Nan mais c'est gratuit à partir de 17h, mais c'est trop tard ! Nous on est déjà installé et tout, alors changer et tout pour juste 2-3 heures ça sert à rien ! Il faudrait avancer ça, que ce soit au moins à partir de 16h... là ça commencerait à en valoir le coup... parce qu'on va quand même pas payer ! » (Réda, 3 juin, classe populaire, terminale bac pro vente)</p>

Ces extraits d'entretiens appellent plusieurs remarques. D'une part, les nombreuses évocations de la gratuité de Beaubourg indiquent encore une fois que ces bibliothèques fonctionnent en opposition dans les représentations lycéennes. Par ailleurs, l'opposition des

jugements sur les prix recouvre largement une opposition sociale et scolaire : les personnes déclarant que le prix a une utilité sont plutôt dans filières générales et issus des classes supérieures, tandis que celles qui trouvent que le prix est un problème sont plus souvent issues des classes moyennes ou populaires et sont dans des filières scolaires dominées, notamment dans des bac professionnels ou technologiques. Le caractère payant de la BnF est alors soit jugé positivement, puisqu'il permet d'évincer un public perçu comme indésirable par ces lycéens – ce qui est l'occasion pour eux d'émettre des jugements sociaux assez violents – soit négativement puisqu'une bibliothèque ne devrait pas être payante pour d'autres. Si le prix est perçu comme ayant pour vertu de sélectionner le public de la bibliothèque, l'abonnement fonctionne alors comme un investissement symbolique rentable, une marque distinctive (« je vais dans une bibliothèque payante ! ») qui objective la supériorité de la bibliothèque (« si elle est payante, c'est qu'elle est mieux ! »). En effet, aucun des lycéens abonnés n'expriment leur désaccord vis-à-vis du prix de l'abonnement à l'année⁶². Ils trouvent normal que la BnF soit payante, puisqu'elle serait une « super bibliothèque »⁶³, ou « étant donné les collections »⁶⁴. Le thème des collections revient souvent : comme nous l'avons dit, les lycéens ne les ignorent pas, cela fait partie de l'image positive qu'ils ont de la BnF. En revanche, d'autres lycéens, d'origine plus modeste, déclarent « ne pas avoir les fonds pour payer pour une bibliothèque »⁶⁵.

Le prix n'est pas la seule barrière à l'entrée pour certains lycéens : le caractère imposant de la bibliothèque peut également faire peur au néophyte, au non-initié. Ainsi, j'ai souvent rencontré des gens dans le couloir, ou dans le hall, qui venait pour la première fois à la BnF, sans savoir où aller, ou sans oser entrer dans les salles de lectures. Les lycéens peuvent alors revenir plusieurs fois sans jamais y entrer, même après 17 heures où l'entrée est gratuite :

(enquêteur) Pourquoi vous n'allez pas en salle de lecture ?

(lycéen) Bah... c'est intimidant en fait ! C'est loin... (rires) et puis de toute façon... bah... ici c'est calme... il y a des gens qui passent et tout... mais bon... nan ici ça va... là-bas c'est... ouais ça a l'air oppressant !

(enquêteur) Et le prix ça joue ?

⁶² En revanche, le prix à la journée est quasi unanimement reconnu comme trop cher, même si les lycéens reconnaissent alors que c'est normal : « ça nous force à acheter la carte à l'année, ils vendent leur produit, c'est du marketing, c'est leur business... » (Jérémy, 23 mai)

⁶³ Entretien avec Laura, 12 juin.

⁶⁴ Entretien avec Emilie, 1^{er} juin.

⁶⁵ Entretien avec Marine, 23 mai, père au chômage, mère femme de ménage. C'était la première fois qu'elle venait à la BnF, sans savoir que c'était payant, ce qui l'a étonné, elle a alors pris un ticket à la journée « pour essayer », mais déclare qu'elle ne reviendra pas.

(lycéen) Ah ouais moi ça me fait... ça me saoule, c'est relou... la médiathèque c'est gratuit... alors je vais pas payer ici !⁶⁶(Ludovic, 13 juin)

Le caractère imposant de la bibliothèque – notamment d'un point de vue architectural – est donc, avec le prix, un élément d'explication à l'importance du nombre de lycéens restant hors des salles de lecture, même après 17h.

B. Un lieu de sociabilité

Venir réviser à la BnF est aussi une manière d'entretenir une sociabilité. On peut alors distinguer deux types de sociabilité : une sociabilité « interne » – se retrouver « entre ami(e)s », et une sociabilité « externe » au groupe, où la BnF devient un lieu de rencontres, voire de « drague ». Beaucoup de lycéens viennent en groupe (et c'est aussi une raisons importantes de leur venue : « suivre le mouvement »), ce qui est « un plus », parce qu'ainsi ils peuvent lier l'utile à l'agréable, les révisions « rassurantes » du bac dans un cadre propice et une sociabilité intense qui peut être l'objet de quelques débordements en salle de lecture – quoique rare. La BnF fonctionne alors comme un lieu central dans lequel les lycéens se retrouvent hors du lycée – notamment le week-end – alors qu'ils peuvent tous habiter dans des quartiers différents : ainsi, au sein des groupes interrogés, les arrondissements d'habitation et les temps de trajet peuvent fortement varier. Par exemple, dans un groupe de six filles rencontré dans l'espace de détente le 1^{er} juin, trois habitaient dans le 13^{ème}, deux dans le 14^{ème} et une dans le 94, pour des temps de trajet allant de 5 minutes (une fois) à 45 minutes (une fois), en passant par 15 (trois fois) et 30 minutes (une fois). Si ces lycéennes vont alors travailler à la BnF, hors des salles de lecture – elles vont toujours dans l'espace de détente – c'est en raison de la relative centralité du lieu qui leur permet d'entretenir leur sociabilité de groupe :

Ouais on vient ici parce que c'est pas loin de chez elle, après c'est sûr que pour moi ça fait un peu loin, mais ça permet de se retrouver...⁶⁷

Venir en groupe

Ces groupes qui mettent avant tout l'accent sur la sociabilité ont une plus forte tendance à investir les espaces périphériques – espace de détente, hall ou couloir – puisque les salles de

⁶⁶ Entretien avec Ludovic, 13 juin.

⁶⁷ Entretien avec Nassima, 1^{er} juin.

lecture brideraient leur sociabilité, comme cet autre groupe rencontré dans l'espace de détente le 2 juin :

Bah ici c'est calme, et comme on vient en groupe, on se sent un peu « en communauté » (rires de tous), nan mais c'est vrai c'est sympa on rigole et tout, on peut se détendre, parler à voix haute en même temps qu'on travaille... ouais c'est cool et en même temps on est concentré, il y a une ambiance de travail ! C'est toujours mieux de travailler avec des potes, on peut s'aider !⁶⁸

Ces venues en groupe, groupe dans lequel les individus viennent souvent du même lycée⁶⁹, font que certains lycées sont très présents à la BnF, par effet « boule de neige » : à partir du moment où un groupe connaît la bibliothèque, ses membres peuvent en parler autour d'eux et convertir leurs camarades. Ainsi, j'ai rencontré à plusieurs reprises des lycéens de l'école privée juive Merkaz Hatorah, lycée masculin, de même que des lycéennes de son pendant féminin Ozah Hatorah – ont alors été interrogés cinq garçons et quatre filles de ces écoles⁷⁰. Une des filles me confirmaient :

Ah ça c'est sûr, il y a un effet de groupe... chez nous il y a la moitié de la classe qui vient⁷¹... alors forcément au bout d'un moment, on suit le mouvement !

De la même manière, j'ai pu rencontrer de grands groupes, jusqu'à des lycéens évoquant venir à dix du même lycée. Ces lycéens s'identifient alors à un groupe, considéré comme une personne collective, une entité dans laquelle on se projette : c'est alors le groupe entier qui vient à la BnF. Ils parlent alors de « leur » groupe⁷², et déclarent qu'ils ne viendraient jamais réviser seuls, puisqu'aller à la BnF est conçue comme une activité collective du groupe.

Ces groupes n'ont pas de configuration stable : au fil des jours, j'ai pu ainsi voir se moduler certains groupes. Ainsi, à l'approche du bac, beaucoup de groupes gagnent en effectif, certains habitués de la bibliothèque amenant leurs camarades à la recherche d'un lieu pour réviser tout en conservant une forme de sociabilité.

⁶⁸ Entretien avec Hamide, 2 juin.

⁶⁹ Même si dans certains groupes, les enquêtés ne proviennent pas tous du même lycée : dans l'exemple du groupe de six filles rencontrées dans l'espace de détente le 1^{er} juin, trois personnes étaient élèves du lycée Claude Monet, une de François Villon, et deux de Jean Lurçat.

⁷⁰ Après un premier entretien avec un élève de Merkaz Hatorah, celui-ci m'a présenté, lorsque je le recroisais, diverses personnes des deux lycées, qui « voulaient répondre aussi aux questions » : ce type de processus explique qu'il reste difficile de mener une analyse des lycées les plus représentés dans mon échantillon, puisque certains lycées sont ainsi surreprésentés.

⁷¹ L'unique classe de terminale est composée d'une vingtaine de lycéennes.

⁷² Par exemple Alexis, entretien du 7 juin : « moi je suis venu avec d'autres personnes de mon groupe, forcément on y va tout ensemble, et après tout le monde suit... »

Avant d'étudier plus avant la venue en groupe, évoquons les lycéens venant tout seul à la bibliothèque. Ceux-ci sont sous-représentés dans mon étude, puisqu'une grande partie des enquêtés ont été interrogés dans des lieux propices à la sociabilité⁷³. Néanmoins, quelques cas restent exemplaires, comme celui de Jonathan, élève de 1^{ère} S, qui vient tous les jours pour réviser parce qu'il passe le bac par correspondance⁷⁴. La majorité du temps, venir travailler seul est vécu comme un choix permettant d'être plus efficace dans ces révisions, afin de ne pas être perturbé par un groupe d'amis faisant ressurgir le spectre des « tentations » – l'entretien d'une sociabilité étant alors conçu comme opposé à une forme d'ascétisme laborieux que les lycéens cherchent à s'imposer :

Je viens tout le temps seul, si je viens avec quelqu'un j'arrive pas à bosser, c'est la galère on discute, on se déconcentre et tout... du coup ouais, faut que je me force à venir seul⁷⁵

Le mercredi je viens seul, je préfère, c'est mieux pour travailler... Le dimanche on est 3 ou 4, on se marre un peu plus c'est sûr, du coup on est carrément moins efficace... mais après c'est plus sympa (...) Mais même quand je viens seule, je rencontre des gens que je connais, au moins de vue, de mon école et tout..., alors on discute un peu mais je préfère être seule pour travailler, du coup je les fuis un peu ! (rires)⁷⁶

Ainsi, ces lycéens développent des stratégies pour se protéger d'influences qu'ils jugent néfastes à l'efficacité de leurs révisions, ce qui est exprimé par le vocabulaire de la lutte – se « forcer », ou de la « fuite ». Il est à noter que Sonia, la deuxième enquêtée, partage son temps à la bibliothèque entre des phases en groupe – le dimanche – où elle met l'accent sur la convivialité et la sociabilité et des phases individuelles – le mercredi – où c'est le travail qui importe et où la sociabilité est évitée. La partition semble alors efficiente pour maintenir un équilibre entre efficacité du travail et convivialité du groupe : il est intéressant que la BnF puisse être investie de ces deux manières opposées par le même individu.

D'autres lycéens viennent en groupe tout en insistant sur le fait que la bibliothèque leur permet de maintenir une sociabilité qui est différente de celle qu'ils entretiennent au lycée ou dans leur ville d'origine :

Avant j'allais dans la bibliothèque de ma ville, à Nelson Mandela, mais on connaît trop de gens là-bas, on peut beaucoup discuter avec des gens qui ont pas forcément envie de travailler, après j'y vais encore

⁷³ La majorité des lycéens déclarant venir seul ont ainsi été interrogés directement en salle de lecture, c'est-à-dire au début de l'enquête.

⁷⁴ Par ailleurs, ce lycéen est un des rares à consulter des ouvrages, pour compléter lui-même son travail. En revanche, il trouve qu'il y a un manque de documents adaptés au niveau lycéen, notamment en ce qui concerne des éditions commentées d'ouvrage, dans la perspective du bac de français.

⁷⁵ Baptiste, entretien du 30 mai.

⁷⁶ Sonia, entretien du 30 mai.

*maintenant parce que c'est ouvert jusqu'à 22h pour les révisions du bac... mais bon c'est mieux ici, c'est plus neutre...*⁷⁷

[lycéen] Avant, on allait à [la bibliothèque] de notre ville, mais c'est plus rentable de venir ici : on est plus loin des copains, de tout, et il y a plus de place...

(enquêteur) Mais pourtant vous venez en groupe, c'est pas les mêmes copains ?)

*(lycéen) Si... mais disons qu'on vient tous dans le même état d'esprit, c'est le cadre de travail qui nous force, du coup on parle moins, on se disperse pas trop... on... on travaille mieux quoi !*⁷⁸

Contre des bibliothèques jugées comme trop « personnelles », trop « familière », le cadre de travail qu'offre la BnF permet à ces lycéens, selon leurs dires, de maintenir en éveil une sociabilité, sans pour autant que celle-ci ne soit excessive et rende le travail inefficace.

Investir les lieux périphériques

Cette problématique – lier efficacité et convivialité – traverse tous les propos des lycéens venant en groupe à la bibliothèque – comme en témoigne les autres exemples donnés ci-dessus. Un autre avantage à la venue en groupe est le fait de travailler ensemble. A ce stade, il est important de préciser que tous les lycéens qui viennent en groupe ne travaillent pas ensemble : dans les salles de lecture notamment, la majorité déclare travailler seule et ne se retrouve que pour les pauses, plus ou moins fréquentes selon que l'individu recherche plus l'efficacité ou la convivialité. En revanche, on peut distinguer plusieurs types de travail en groupe :

D'une part, dans les espaces périphériques, certains révisent les mêmes choses, puis se font réciter leur cours, ou cherchent chacun à faire des exercices ou une dissertation avant de mettre en commun : c'est le type de travail qui a déjà été évoqué plus haut. Ces espaces – où les discussions sont permises – sont alors utilisés comme des lieux d'échange et de débat :

*Alors quand c'est pour apprendre, on vient [dans l'espace de détente], parce qu'il faut parler, on se pose des questions et tout... comme ça ça rentre... par contre si c'est plus pour travailler en se concentrant, sans bruit et tout... quand on fait des exercices euh... bah c'est mieux d'être seule et vraiment au calme... du coup on va en salle de lecture... mais ouais là ici c'est quand même pas mal pour ce type de travail... euh... un peu plus bruyant (rires)*⁷⁹

⁷⁷ Younès, entretien du 31 mai.

⁷⁸ Meledeen, entretien du 12 juin.

⁷⁹ Entretien avec Anaïs, le 13 juin.

D'autre part, certains se servent des espaces périphériques pour s'entraider. Encore une fois, c'est l'impossibilité de parler à haute voix qui les fait investir ses lieux plutôt que les salles de lecture, comme l'évoque Hossein :

*Oui, là je lui explique les cours... Ici c'est mieux parce que dans les salles on peut pas parler. Et on va pas de l'autre côté, dans le hall d'en face parce que je n'aime pas, il y a trop de bruit, parce qu'il y a des classes, la librairie tout ça.*⁸⁰

Je le revois près d'un jour sur deux travailler ainsi dans le hall ouest. Au départ, il était accompagné d'une seule personne, qui a pu varier. Puis, à mesure que le bac approchait, de plus en plus de lycéens venaient réviser avec lui⁸¹ : l'approche de l'examen implique donc un agrandissement des groupes. Ce cas n'est pas isolé : un autre lycéen, Jean-Charles, a ainsi été vu à la même fréquence, en train de réviser et d'aider ses camarades, toujours dans l'espace de détente. Par ailleurs, beaucoup d'usagers déclarent rester dans ses espaces périphériques pour s'entraider de façon efficace⁸².

Préférer les salles de lecture

Enfin, une dernière forme de travail en groupe consiste à travailler ensemble dans les salles de lecture – que ce soit en monopolisant une table, ou en occupant les fauteuils mis à disposition dans ces salles, ce que j'ai vu à de multiples reprises lors de mes observations en salle. Pour les lycéens, l'intérêt de cette pratique est alors de profiter du cadre studieux de la bibliothèque, tout en permettant une forme d'entraide :

(lycéen) Généralement on vient à plusieurs, on se retrouve à plein de l'école. Comme ça, quand on a un problème ou quoi on s'explique doucement, sans trop de bruit... En fait, si on vient à plusieurs, on peut prendre une table entière... Après, s'il y a quelque chose qu'on comprend pas, on cherche quelqu'un de meilleur et il nous explique...

(enquêteur) Donc les intérêts de venir en groupe, c'est pour le travail ?

(lycéen) Ouais on peut s'entraider, et puis on est pas seul à faire la pause, on a avec qui parler, de quoi discuter, de quoi débattre...⁸³ (Benjamin, 24 mai).

Les pauses sont aussi l'occasion de se faire réviser⁸⁴, et donc – encore une fois – de mêler une forme de sociabilité avec un travail de révision jugé efficace.

⁸⁰ Entretien avec Hossein, le 18 mai.

⁸¹ Et ce, sous le même rapport : selon ses dires, ces lycéens étaient également là pour être aidé par Hossein.

⁸² Par exemple Straoline, entretien du 1^{er} juin : « travailler en groupe c'est plus sympa, et puis ça permet de se retrouver, de rigoler et tout... et de s'entraider aussi ! Dans les salles de lecture on pourrait pas... »

⁸³ Entretien avec Benjamin, 24 mai.

⁸⁴ J'ai ainsi pu entendre régulièrement des lycéens se posant des questions lors de leur pause.

En salle de lecture, pour ne pas se faire réprimander, les lycéens développent des stratégies pour pouvoir travailler ensemble : ils essaient de se mettre relativement à l'écart des autres usagers, c'est-à-dire en occupant une table entière ou des fauteuils qu'ils installent en cercle, et parlent à voix basse, ce qui, aux dires des lycéens ne posent aucun problème :

Ouais, on s'entraide ou va dire. Si on a un problème, on s'aide. Ça ne pose pas de problème, on chuchote, il y a jamais eu de souci⁸⁵.

Oui, souvent on travaille sur la même chose, du coup y a des petites corrections, des petites questions qu'on se pose, pas plus de 5 minutes, on chuchote ça pose pas de problème.⁸⁶

Si on se met avec des amis, on peut discuter à voix basse, ça ne pose pas de problème.⁸⁷

Une salle de travail en groupe ? nan y a pas besoin, on arrive quand même à chuchoter pour s'aider et tout... et puis si quelqu'un trouve qu'on chuchote trop fort, il nous le dit gentiment et il y a pas de problème.⁸⁸

Ainsi, les mêmes termes reviennent : « chuchoter », « ça ne pose pas de problème ». Les relations au sein de la bibliothèque sont présentées par ces lycéens comme étant pacifiées, puisque même si quelqu'un leur dit de parler moins fort, ils déclarent que cela n'est pas un souci. Dans mes entretiens, les lycéens déclarent discuter uniquement lorsqu'ils veulent s'entraider, ce qui n'est pas nécessairement le cas : à multiples reprises, lors de mes observations en salle de lecture, j'ai pu entendre des conversations n'ayant aucun lien avec leur travail, faisant plutôt partie de la sociabilité habituelle du groupe. Lorsqu'ils discutent ainsi, on peut observer une forme d'autorégulation : si un des lycéens parle un peu fort, ses camarades peuvent le réprimander en lui intimant de baisser d'un ton. Il me semble qu'on peut établir un parallèle entre ces discussions dans une bibliothèque et celles que les lycéens peuvent tenir dans la salle de classe : dans les deux cas, la norme est au silence absolue, et les lycéens tentent de s'en affranchir en développant des techniques pour ne pas être réprimandés par les autres usagers ou par le personnel de la bibliothèque – ou par le professeur.

La sociabilité amoureuse

Une sociabilité quasi-amoureuse peut également se développer au sein de ces groupes : j'ai ainsi pu observer des groupes mixtes où garçons et filles cherchaient à se rapprocher physiquement. Par exemple, le 24 mai en salle C, un groupe composé de deux filles et de quatre garçons sont installés en cercle dans des fauteuils et travaillent sur des Annabacs. Ils se

⁸⁵ Entretien avec Charles, 23 mai.

⁸⁶ Entretien avec Euripide, 23 mai.

⁸⁷ Entretien avec Jérémy, 23 mai.

⁸⁸ Entretien avec Younes, 31 mai.

mettent à discuter, et tout à coup un garçon prend le livre d'une fille et ne veut pas lui rendre, celle-ci cherchant alors à l'attraper par tous les moyens⁸⁹.

En revanche, ce type de sociabilité amoureuse semble plus facilement s'épanouir hors des salles de lecture : en effet, en regardant la composition des groupes que j'ai interrogés, ceux-ci sont plus souvent mixtes hors des salles de lecture – 44% des groupes – qu'à l'intérieur – seulement 27% des groupes. Par ailleurs, parmi les groupes que j'ai interrogés, on trouve une différence filles/garçons : 16% des enquêtés sans carte font partie d'un groupe composé uniquement de garçons, contre 38% composé uniquement de filles, proportions qui passent, pour les usagers avec carte à 27% pour les groupes de garçons et 22% pour les groupes de filles⁹⁰. Précisons cependant que ces statistiques ne sont qu'indicatives, puisque l'échantillon interrogé est trop petit pour être représentatif de l'ensemble des lycéens et lycéennes : il semble cependant que les filles s'approprient la BnF de façon différente des garçons en utilisant plus souvent les espaces périphériques⁹¹. Par ailleurs, on peut remarquer des fréquentations de salle différentes en fonction du genre : 53% des lycéens fréquentant la salle C – c'est-à-dire la salle scientifique – sont des garçons, alors que 53% des lycéens fréquentant les salles G et H – c'est-à-dire les salles de littérature française et de littérature étrangère – sont des filles⁹².

Mais si la BnF est un endroit pour entretenir une sociabilité amoureuse à l'intérieur d'un groupe déjà constitué, c'est aussi entre des personnes qui ne se connaissent pas qu'elle peut avoir lieu : la BnF apparaît alors comme un « lieu de rencontre »⁹³, de « drague ». Il est intéressant de confronter le discours des lycéens et celui des lycéennes, chacun disant que c'est l'autre qui fait le premier pas :

(lycéen) Parfois oui on rencontre des gens...

(enquêteur) C'est un peu un lieu de drague ?

⁸⁹ Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que cette scène, qui aurait pu être bruyante, s'est déroulée dans un calme relatif, les lycéens restant encore soucieux de maintenir une forme de silence.

⁹⁰ Le nombre de personnes seules étant aussi plus important dans les usagers avec carte : 22% contre 4% des usagers sans carte.

⁹¹ On retrouve ce résultat dans le nombre total des enquêtés : les filles représentent 50% des individus interrogés avec carte, contre 60% des usagers interrogés sans carte. A titre de comparaison, selon le fichier lecteur de 2011, les filles représentent 55,5% des usagers avec carte (mon enquête sous-représente donc un petit peu les filles), mais uniquement 52% des entrées, ce qui permettrait d'argumenter sur un relatif moindre investissement dans la bibliothèque des filles, mais une plus grande présence en termes de nombre de lectrices.

⁹² On peut cependant remarquer que cela recouvre en partie les genres des filières du baccalauréat : selon le site de l'INSEE, en 2010, les filles représentent 45% des élèves de la filière S.

⁹³ Nous nous concentrons ici sur les rencontres plus ou moins amoureuses, entre des personnes de sexe opposées, qui sont les plus présentes dans les discours, mais ils existent aussi des rencontres amicales.

(lycéen) oui... c'est vrai qu'on en fait le constat ! c'est bien un lieu de drague ! (les deux sont ensemble) Nan mais si je te jure l'autre jour on s'est fait aborder par deux nanas, deux lycéennes... bon après c'est des gens qui viennent te parler, qui sont sociables... c'est cool quand même ! Oui, c'est souvent des lycéennes, et c'est toujours elles qui commencent (rires) !⁹⁴

(lycéenne) on rencontre plein de gens ! C'est vraiment un lieu de drague aussi !

(enquêteur) Et ça se passe comment ?

(lycéenne) Bah je sais pas... quand il y a une matière où tu y arrives pas... bah les gens ils viennent te voir pour t'aider... Ou sinon ça commence par « tu as une clope ? » ou « t'es en ES ? »...

(enquêteur) Et qui fait le premier pas ?

(lycéenne) Oh les mecs attend ! moi j'irais pas comme ça... ouais c'est les mecs ! (rires)⁹⁵

Ces rencontres peuvent également se faire par le biais « de gens que d'autres gens connaissent »⁹⁶, et sont souvent justifiés par une volonté de travailler en commun⁹⁷. Elles se font également majoritairement entre lycéens, comme l'évoque Jérémy :

C'est vrai, C'est vrai que je rencontre quasiment que des lycéens, mais c'est normal, on est un peu une grande famille ! Et le bac, les épreuves tout ça, ça rapproche, ça fait un sujet de discussion.⁹⁸

Le bac serait alors une expérience commune au groupe des lycéens qui justifierait des rapprochements. C'est d'ailleurs en plein milieu d'une conversation sur le baccalauréat que j'interroge Paul et Inès, deux lycéens qui venaient tout juste de se rencontrer. L'échange est alors éclairant :

(Inès) On s'est rencontré aujourd'hui en fait par le biais d'une amie commune... en fait, c'était une fille que j'avais rencontrée ici à la BnF il y a quelques mois, on a vu qu'on travaillait sur la même chose alors du coup on a discuté, et là elle m'a présenté Paul...

(enquêteur) Et ça vous arrive souvent de rencontrer des gens ?

(Inès) Oui, régulièrement...

(Paul) Ah oui, moi je me fais tout le temps draguer, souvent je reçois des mots de fille, les gens me draguent...

(enquêteur) C'est-à-dire ?

(Paul) bah, je pars faire une pause et quand je reviens, j'ai un mot sur ma table, c'est fou... ça arrive tout le temps, genre deux fois par semaine...

(enquêteur) Et tu réagis comment ?

(Paul) Bah généralement j'essaie de les éviter... »

⁹⁴ Entretien avec Ahmed, 12 juin.

⁹⁵ Entretien avec Joanna, 13 juin.

⁹⁶ Entretien avec Benaïm, 12 juin.

⁹⁷ Entretien avec Alexis, 7 juin : « elle te regarde, tu la regardes, tu vois sur quoi elles travaillent, si c'est à peu près la même chose que toi c'est bon, après tu travailles avec elle ! ». Ce dernier évoque d'ailleurs comme raison pour venir à la BnF « c'est calme... et puis il y a les filles aussi ! ».

⁹⁸ Entretien avec Jérémy, 23 mai.

(enquêteur) et c'est qui, ces filles ?

(Paul) Généralement c'est des lycéennes, ça doit être parce que j'ai une tête de bébé... (rires)

(Inès) Enfin ça reste moins pire qu'à Beaubourg !

(Paul) Ah oui c'est sûr ! »

(Inès) Ouais... Beaubourg c'est trop l'endroit où tout le monde drague ! C'est horrible !⁹⁹

Ainsi, Paul et Inès rejettent la « drague » qui consisterait à aller parler à des inconnus, par divers moyens, contre leur propre « rencontre », où ils ont été introduit « dans les formes » par une connaissance commune.

En somme, la BnF est pour les lycéens, à plus d'un titre, un lieu de sociabilité : entraide, « drague » ou maintien d'une convivialité dans le travail, les lycéens sont à la recherche d'un lieu où concilier efficacité du travail et lien social. Ces multiples formes de sociabilité expliquent l'importance des lieux périphériques de la bibliothèque : couloir, hall ou espace de détente, en tant qu'ils sont les lieux où celles-ci peuvent s'épanouir.

C. Lycéens et problème lycéen

Avant de conclure, je voudrais juste revenir sur les quelques histoires que certains lycéens m'ont racontées, concernant notamment leurs relations avec les autres usagers. La majorité des lycéens déclarent ne jamais avoir connu de problèmes et « ne sentir aucun regard particulier des autres usagers sur eux »¹⁰⁰, d'autres ont connu certains problèmes :

Hier j'ai eu un problème... j'étais en train d'écouter de la musique avec un ami, apparemment c'était un peu fort... y a une dame qui est venue se plaindre que c'était trop fort, elle s'est mise à crier et tout... Genre une étudiante, 25 ans quoi... elle a trop pété un câble ! Finalement elle est partie mais bon...¹⁰¹

J'ai eu une fois un gros problème avec d'autres usagers... J'avais une copine qui est venue... elle s'est installée... ça a fait un peu de bruit et tout.... Alors il y a un mec... un mec qui est venu et il s'est trop énervé, il lui a crié « ferme ta gueule », et il a jeté un ordinateur... euh l'ordi de ma copine sur... bah sur elle...

(enquêteur) Et c'était quoi comme genre d'usagers ?

(lycéen) Bah c'était un étudiant, il devait pas supporter d'être un peu déranger... mais bon c'était abusé comme réaction ! »

(enquêteur) Et ça s'est fini comment ?

⁹⁹ Entretien avec Inès et Paul, le 3 juin. D'ailleurs Paul continue en parlant de Beaubourg, conformément aux jugements de beaucoup de lycéens venant à la BnF : « nan mais là-bas c'est vraiment pas une ambiance de travail... il y a que des cailles et tout... il y a trop de bruit, trop de monde, et des gens... »

¹⁰⁰ Entretien avec Alexis, le 7 juin.

¹⁰¹ Entretien avec Ajeta, le 7 juin.

(lycéen) Bah... il a été viré et elle a porté plainte... après je sais pas exactement...¹⁰²

(Karim) Il y a un regard sur nous, c'est sûr, vu que c'est plus pour les gens au dessus du bac. (...) ouais on le ressent, le regard des gens. Quand on parle par exemple dans les salles de lecture. L'autre jour on s'est fait jeter de la bibliothèque...

(enquêteur) Ah oui, tu peux me raconter plus en détail ?

(enquêteur) Bah on faisait un peu de bruit, normal, parce qu'on avait besoin de parler parce qu'on travaillait... en groupe. Alors ça s'est un peu fritté. Il y a d'autres gens... genre des étudiants plus vieux, genre 25 ans, qui sont venus nous voir pour nous demander de parler moins fort, alors on s'est un peu calmé... mais après ils ont vu qu'on travaillait sur des Annabacs, qu'on était des lycéens, alors ils ont commencé à se foutre de notre gueule... Et puis ils ont vu qu'on était en bac pro, alors là c'était parti, ils se marraient, ils nous ont dit « mais ça sert à rien de réviser pour ça » et tout... alors nous on était énervé ! Là ça s'est fritté... du coup les vigiles sont venus et nous ont demandé de partir... on s'est fait jeter... nan mais les vigiles ils sont fous d'ailleurs ! ils regardent jusque dans nos trousseaux !¹⁰³

Dans ces trois histoires, ce sont les étudiants qui à chaque fois réagissent aux pratiques lycéennes : il semble donc que ceux-ci peuvent voir d'un mauvais œil l'arrivée de lycéens dans une bibliothèque qu'ils se sont eux-mêmes appropriés. La troisième histoire est d'ailleurs éclairante : le fait d'être lycéen est ici une forme de « stigmaté » qui, lorsqu'il est découvert – par les Annabacs justifie moqueries et railleries¹⁰⁴, amplifiées par le fait qu'il s'agissait de lycéens encore moins légitimes, puisque dans des sections technologiques. Pour certains, ceux qui sont le plus intégrés dans la bibliothèque, il est plus facile de dissimuler ce « stigmaté »¹⁰⁵, ce qui explique qu'ils ne ressentent pas de regard particulier sur eux. En revanche, d'autres lycéens ressentent ce regard, notamment de la part des vigiles, ce qui est sûrement en lien avec leur origine maghrébine (comme dans le cas de Karim) :

(Abdel) Ouais les vigiles ils sont paranos ! La sécurité c'est un truc de fou ! L'autre jour, il y a un agent il m'a carrément vidé les poches, il m'a rendu fou ! Il m'a demandé d'ouvrir mon sac, après la petite poche de mon sac, après mes poches à moi, il m'a demandé trois fois, à chaque fois il disait qu'il restait quelque chose ! Ce serait bien qu'il y ait un peu plus de respect quand même... même dans les salles aussi, il faudrait que les bibliothécaires soient plus aimables... des fois on a besoin de plus parler, ouais qu'elles soient plus courtois, plus compréhensibles...

(Mehdi) Ouais ils pensent qu'on est des fouteurs de merde, tout ça c'est des stéréotypes.¹⁰⁶

¹⁰² Entretien avec Marine, le 12 juin.

¹⁰³ Entretien avec Karim, le 3 juin.

¹⁰⁴ D'ailleurs, lorsque je demandais à des individus s'ils étaient lycéens et qu'ils ne l'étaient pas, ils se montraient relativement choqués qu'on ait pu les prendre pour des lycéens, comme si cela était déshonorant pour leur statut.

¹⁰⁵ Erving Goffman, *Stigmaté*, Editions de Minuit, 1975 [1963].

¹⁰⁶ Entretien avec Abdel et Mehdi, 2 juin.

Dans cet exemple, l'évocation des « bibliothécaires » est une des rares références, dans tous mes entretiens, à des contacts avec les professionnels de la BnF : la quasi-totalité des lycéens répondent à ma question sur ces contacts par la négative. Certains évoquent juste avoir déjà demandé quelques renseignements – pour avoir un poste internet, des feuilles de brouillon, savoir où sont les toilettes etc.... Les rares fois où les lycéens parlent des agents de la BnF, c'est pour évoquer ce type d'histoire :

La bibliothécaire elle est trop chiante... euh... trop parano... (rires) à chaque fois elle se cale devant nous et elle nous regarde en disant 'biscuit !' ... elle croit qu'on mange !¹⁰⁷

Les rapports avec les professionnels de la BnF sont donc soit inexistants, pour un public qui estime ne pas en avoir besoin au vu de ses pratiques¹⁰⁸, soit liés à des groupes pouvant être bruyant, la « bibliothécaire » s'apparentant alors à une sorte de surveillante et de garante de l'ordre dans la salle de lecture, soit liés à des lycéens ne se sentant pas forcément « à leur place » dans un lieu symboliquement imposant comme la BnF, la « bibliothécaire » synthétisant alors le regard social que ces usagers ressentent, regard qui peut également provenir des usagers qu'ils considèrent comme plus « légitime », comme les étudiants. Ce regard, ou plutôt la perception d'un tel regard, est peut-être aussi un facteur explicatif à l'autoéviction de certains lycéens des salles de lecture.

¹⁰⁷ Entretien avec Arthur, 12 juin.

¹⁰⁸ Notamment puisqu'ils travaillent sur leurs propres documents, ou sur des documents bien identifiés comme les Annabacs.

IV. Conclusion : typologie des usagers en situation lycéenne

A. La BnF comme continuité ou comme étape

La BnF est vécue selon des modalités différentes par les lycéens : si on ne peut pas affirmer qu'ils reviendront plus tard dans la bibliothèque, on peut envisager différents types de rapport à l'institution.

Pour certains, la BnF est une forme de prolongement du lycée, dans lequel son microcosme est recréé : les salles de lecture sont les salles de classe, où on essaie de « se mettre à côté » et de discuter, en chuchotant malgré l'impératif de silence (soit pour discuter, soit pour s'entraider). Il s'agit alors de trouver la limite acceptable de la règle pour ne pas la transgresser complètement. Les pauses, surtout sur la terrasse ou juste devant la BnF, sont l'occasion de faire évoluer les relations au sein du groupe, de mettre en scène ce groupe, ou de tenter un rapprochement avec d'autres groupes.

A l'inverse, d'autres lycéens, qui peuvent également venir en groupe – ou venir de temps en temps à plusieurs mais « préfèrent travailler seul », s'accordent moins de pause, et semblent déjà plus proches d'un profil étudiant : ils observent avec rigueur l'impératif de silence, et jugent sévèrement « les groupes qui font trop de bruit »¹⁰⁹. Une première différence apparaît dans les raisons données à la venue à la BnF : alors que certains insistent sur « le cadre scolaire »¹¹⁰, proche de celui du lycée, d'autres cherchent plutôt à se démarquer des autres lycéens. Ainsi, certains se vivent déjà comme étudiants, et peuvent rejeter les autres lycéens, en voyant avec profit le fait de venir dans une bibliothèque « pour étudiant » :

La proportion de lycéens est quand même faible... c'est plus un truc pour étudiants... mais... cet univers d'étudiants... c'est vraiment parfait pour travailler ! C'est vrai que parfois il y a des lycéens qui viennent et tout, normalement pour travailler... mais ça fait comme une bigarrure... parce que... bah ils travaillent pas vraiment forcément comme il faut...¹¹¹ (Mehdi, 12 juin)

Ouais c'est pas du tout les mêmes personnes à Beaubourg, c'est plus des gens à la fac ici, à la BPI c'est plus des lycéens... les lycéens, ici... c'est quand même bien qu'il y en ait pas trop...¹¹²

¹⁰⁹ Entretien avec Julie, 20 mai.

¹¹⁰ Entretien avec Kadi, 20 mai.

¹¹¹ Entretien avec Hakim, 12 juin.

¹¹² Entretien avec Shanico, le 20 mai.

Les révisions du bac peuvent alors être vécues comme une étape vers une plus grande utilisation future de la bibliothèque :

Il y a plus d'ouvrages ici, là pour le moment j'utilise que les annales mais après pour les études supérieures il y aura beaucoup plus ! (...) Franchement, tout me convient ici, il y a même beaucoup plus, il faut que moi-même je m'y intéresse ! C'est sûr que je reviendrai, même pour après les études, pour le travail et tout, pour toutes les ressources qu'il y a à disposition, parce que là c'est les révisions et tout donc j'ai pas trop le temps mais après il y a plein de trucs qui m'intéressent ici !¹¹³

De la même manière, certains déclarent que, si cette année ils sont restés dans les espaces périphériques et n'ont pas pris la carte à l'année, ils le feront lorsqu'ils seront étudiants, les révisions du bac fonctionnant alors comme un rite de passage :

Ouais, on va toutes à la fac l'an prochain ! Et là c'est sûr, ce sera pas le même cadre et tout, il faudra plus être concentré, alors on reviendra et on prendra la carte !¹¹⁴

Ah oui, l'an prochain on reviendra, c'est sûr, on sera plus organisé, on viendra plus souvent donc en plus on prendra la carte !¹¹⁵

Par ailleurs, le fait d'avoir pris leur carte en cours d'année et donc de pouvoir revenir « gratuitement » en début d'année les incite à vouloir revenir durant le premier semestre de leurs études supérieures. Revenir à la BnF lorsqu'ils seront étudiants revient relativement souvent dans la bouche des lycéens, même si la majorité ne sait pas, étant donné qu'ils ne connaissaient pas encore – pour la plupart – le lieu de leurs futures études : quoi qu'il en soit, les lycéens ayant globalement une image positive de la Bibliothèque, ils déclarent généralement qu'ils essaieront de revenir, sauf pour ceux qui ne voient dans la BnF qu'un outil pour obtenir le baccalauréat, ou pour ceux qui – à l'inverse – disent qu'ils iront dans des bibliothèques qu'ils considèrent comme plus spécialisées (bibliothèque de médecine par exemple) ou plus proches (bibliothèques universitaires).

¹¹³ Entretien avec Younès, le 31 mai.

¹¹⁴ Entretien avec Mounia, le 1^{er} juin.

¹¹⁵ Entretien avec Straoline, le 1^{er} juin.

B. Typologies conclusives

En conclusion, nous allons synthétiser ce que nous avons dit sous forme de typologies. Tout d'abord, nous avons distingué plusieurs formes d'occupation des espaces périphériques, ce qui permet de dépasser la simple vision d'usagers moins « intégrés » que les usagers avec carte. Ces espaces – c'est-à-dire les couloirs, les halls, l'espace de détente – sont donc à la fois :

- Des espaces de « pauses » pour des usagers travaillant en salles de lecture¹¹⁶.
- Des espaces de travail pour des usagers n'allant que dans ce type de lieu pour différents types de raisons (cf typologie suivante)
- Des espaces de travail pour des usagers qui viennent y travailler en fonction de ce qu'ils ont à faire.
- Des espaces de travail en groupe, pour un travail plus orienté sur la sociabilité, par rapport aux salles de lecture perçues comme trop sérieuses et silencieuses.
- Des espaces permettant de s'entraider plus facilement.
- Des espaces favorisant la révision commune de certaines matières où les lycéens soit se « font réciter », soit mettent en commun leur réflexion – pour une dissertation par exemple, par rapport aux salles de lecture dédiées alors à un travail plus solitaire où l'on cherche à se concentrer.
- Des espaces favorisant les rencontres, voire la « drague ».
- Un « substitut » au rabais, par rapport aux salles de lecture, perçues soit comme trop onéreuse, soit comme trop impressionnante, ou lorsque les salles de lecture sont saturées¹¹⁷.

Schématiquement, on peut distinguer différents grands types d'usagers lycéens, ou plutôt différents axes sur lesquels les lycéens se placent :

- Une venue de type solitaire, plus axée sur le travail, opposée à une venue de type groupe, plus axée sur la sociabilité. Le critère d'opposition n'est pas seulement venir seul ou à plusieurs, puisque certains lycéens viennent à plusieurs, mais cherchent avant tout à être efficace dans le travail – par exemple ils déclarent ne quasiment pas

¹¹⁶ Notamment, ce que nous n'avons pas encore mentionné, des pauses déjeuner, qui peuvent se prolonger : plusieurs entretiens dans l'espace de détente et dans le hall ont ainsi été réalisés durant ces pauses.

¹¹⁷ Ainsi, le week-end notamment, beaucoup de lycéens ont été rencontrés dans l'espace de détente, « en attente » de place dans les salles de lecture.

faire de pauses – tandis que d'autres peuvent venir seuls et cherchent à faire des rencontres.

- Une pratique régulière de la bibliothèque, sur toute l'année – cette pratique pouvant s'accélérer à l'approche du baccalauréat – opposée à une pratique exceptionnelle, les semaines précédant l'examen. Même si certains découvrent tard la bibliothèque et déclarent vouloir y retourner, plus la pratique a été régulière et plus les lycéens disent vouloir continuer à venir à la BnF durant leurs études.
- Un axe opposant une pratique exclusive de la BnF contre une pratique complémentaire avec d'autres bibliothèques.
- De la même manière, un axe opposant l'utilisation exclusive des salles de lecture¹¹⁸ et l'utilisation exclusive des espaces périphériques, en passant par l'utilisation complémentaire de ces espaces, en fonction des contraintes du moment.

Les lycéens ne sont donc pas une catégorie unique et homogène : les situations lycéennes sont plurielles, ce qui explique les usages différents qu'ils font de la Bibliothèque. L'origine sociale, géographique ou culturelle, le genre, le rapport aux formes légitimes et élitistes de culture – c'est-à-dire les grandes variables sociologiques – sont autant de facteurs explicatifs de cette pluralité.

¹¹⁸ Par exemple, certains lycéens refusent de travailler ailleurs que dans les salles de lecture : « Quand il y a plus de place, je rentre chez moi, parce que c'est limite mieux que de travailler ici, y a trop de bruit ! » (Salma, entretien du 20 mai).

Annexe 1 : plan de la bibliothèque d'étude de la BnF



Annexe 2 : bibliographie indicative

Fondements théoriques

Bourdieu Pierre, « Les rites comme acte d'institution », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1982.

Goffman Erving, *Stigmate*, Editions de Minuit, 1975 [1963].

Lahire Bernard, « Distinctions culturelles et lutte de soi contre soi », *Hermès*, 2005.

Lahire Bernard, *La Culture des individus*, La Découverte, 2004.

Octobre Sylvie, Détrez Christine, Mercklé Pierre, Berthomier Nathalie, *L'enfance des loisirs*, La Documentation française, 2010.

Sociologie des bibliothèques

Burgos Martine, Evans Christophe, Hedjerassi Nassira, Perez Patrick, Soldini Fabienne, Vitale Philippe, *Des jeunes et des bibliothèques*, 2003.

Evans Christophe, « Actualités et inactualités des bibliothèques au XXIème siècle », *Le Débat*, 2012.

Galanopoulos Philippe, *Les publics étudiants de la Bibliothèque publique d'information*, 2010.

Poissenot Claude, *Les Adolescents et la bibliothèque*, 2001.

Zuddas Agathe, *Préparer le bac à la BPI*, 2010.